In Memoriam : Mademoiselle Anna Hug (1844-1958)

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **87 (1958)**

Heft 8

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

* * *

L'avenir de l'Europe? Les événements marchent vite. Pour l'heure, se dresse, à l'est, la puissance énorme des Soviets et, derrière, non moins énorme, menaçant, se profile un autre colosse, la Chine rouge, et cette masse presse sur la péninsule européenne.

Ce n'est point sur le plan de la force armée que l'Europe défendra le plus efficacement ses positions. Son hégémonie politique et militaire n'est plus guère qu'un legs nostalgique du passé.

« La meilleure défense de l'Occident, conclut magnifiquement M. Simon, ce ne sont pas les militaires, les hommes d'Etat qui le protègent temporellement, mais les philosophes, les poètes, les artistes, les sages, les saints qui, dans le silence de l'étude et la joie de la création, en conserveront l'essence et en propageront l'embrasement. »

ROBERT YERLY.

IN MEMORIAM

Mademoiselle Anna Hug (1884-1958)

1900. C'est une toute jeune fille, elle vient de passer avec un succès retentissant les « examens pour l'obtention du diplôme de capacité pour l'enseignement dans les écoles primaires du canton de Fribourg », selon la formule antique et solennelle employée par la loi pour désigner ces épreuves. Elle est sortie la première, non seulement parmi les candidates, mais aussi parmi les candidats. Mgr Quartenoud, le directeur de l'Ecole secondaire de jeunes filles, dont elle a été l'élève, sans le dire encore, songe à la préparer à occuper un jour un poste de professeur dans la maison dont l'avenir lui est un souci constant. L'attention des membres de tous les jurys a été attirée sur elle par sa façon intelligente de répondre aux questions qui lui ont été posées. Elle n'a pas 16 ans.

Deux mois plus tard, coup de téléphone à l'Orphelinat : une institutrice fait tout-à-coup défaut dans la classe française des petits en l'Auge, Mlle Hug accepterait-elle de la remplacer quelques jours ? Elle dit « oui », comme elle dira toujours oui quand on lui demandera un service. Petite, toute menue, alerte, une longue tresse dans le dos — elle n'a même pas pensé à relever ses cheveux pour se donner l'air plus important —, elle se rend à l'école, encore à la Lenda. Les grands qui la voient passer ont murmuré entre eux : « Ouye, c'te maîtresse... ! » Mais elle n'est pas intimidée, les petits c'est son affaire, ne s'est-elle pas souvent occupée d'enfants de leur âge à l'Orphelinat ? Elle fait la prière, fait réciter la Bible, consulte l'horaire, une leçon de calcul y est prévue, elle feuillette le journal, c'est l'opération : 2+2 qui est à l'ordre du jour. On commence, on additionne tout ce qui dans la classe peut se mettre par deux : deux crayons plus deux crayons, égalent ? deux ardoises plus deux ardoises ?, deux plumes plus deux plumes ? deux petits garçons plus deux petits garçons ?... On étend le domaine des possibilités au monde concret extérieur : deux papas plus deux papas, deux petites filles plus deux petites filles... Maintenant, cela y est ; tout le monde a saisi que deux « ce que vous voudrez », des personnes, des animaux, des choses, que l'on

voit ou que l'on a vus, plus deux mêmes « ce que vous voudrez » égalent quatre de ces réalités. Les enfants alignent eux-mêmes des exemples. La jeune maîtresse est contente, la leçon marche bien.

Un pas en avant : c'est alors au tableau noir l'inscription nette, bien détachée : II+II=IIII et tout le monde s'affaire à trouver que deux bâtons plus deux bâtons (car on a déjà vu que le petit signe + se lit « plus ») font quatre bâtons. La classe suit et la nouvelle institutrice à la longue tresse éprouve la joie ineffable que connaît tout maître qui voit des esprits s'ouvrir et sa leçon réussir. Pour se donner la satisfaction suprême, elle s'adresse à un certain petit Jean — j'entends encore Mlle Hug énoncer ce prénom — qui lui a paru beaucoup plus lent que les autres. Très gentiment, elle lui pose la question : « Qu'est-ce que j'ai écrit au tableau ? » Jean hésite, se tait, un silence de plus en plus embarrassé s'établit. Alors, pleine de cette bienveillance qui se veut conquérante, elle divise la difficulté, elle montre les deux premiers bâtons, répète sa question, attend, la réponse vient lentement : « Deux bâtons. — Bien, très bien, Jean ! Et puis là ? » L'index se pose sous les deux autres bâtons, l'on entend : « Deux bâtons ! — Bien, très bien, Jean ! Et ici ? » La maîtresse indique le signe d'addition, nouvelle hésitation, Jean regarde ses souliers, regarde l'institutrice. Celle-ci d'un ton de plus en plus accueillant : « Regarde bien, Jean, ce petit signe, ici, cette petite croix, qu'est-ce qu'elle dit » ? Alors cette fois, Jean, d'un trait, sans tergiverser : » Ça veut dire que le bon Dieu, il est mort pour nous sur la croix ! » Ce fut la première leçon d'arithmétique de Mlle Hug !... Et ce fut peut-être aussi la première fois qu'elle apprit, mais sans doute sans bien le comprendre encore, que la croix du Christ est toujours présente dans la vie de l'enseignant !

1915. Mlle Hug prépare de grandes jeunes filles au baccalauréat. Première Fribourgeoise immatriculée à la Faculté des Sciences, première Fribourgeoise avec une licence en mathématiques, elle est, depuis 1910, professeur de mathématiques et de physique au Lycée Sainte-Croix. Ce matin-là, les élèves de VIe ont à lui remettre un devoir de trigonométrie. La pile des cahiers, édifiée sur le pupitre professoral, attend son entrée. Il y a une certaine agitation dans la classe, car selon l'usage de toutes les élèves du monde, on parle des réponses obtenues : 14 élèves ont une solution identique, la 15e est seule à avoir un nombre différent. Les 14 triomphent, la 15e est bien ennuyée. Mlle Hug arrive, la difficulté lui est soumise et la 15e, Edith de son prénom, demande : « Je voudrais tout de même bien savoir tout de suite pourquoi mon équation est fausse. » Le professeur de déclarer : « Cherchons ! » Et il se trouva que la solution unique était la bonne... Mlle Hug ne pouvait laisser passer si belle occasion d'enrichir ses élèves. « Vous pensiez que votre travail était mauvais parce que vous étiez la seule à avoir obtenu cette réponse et les autres estimaient que leur travail était bon parce que, toutes, elles avaient trouvé le même nombre. *Dites-moi, depuis quand le nombre fait-il la vérité? Parce que tout le monde pense quelque chose de faux, cela devient-il vrai? Et, dans la vie, si plusieurs imbéciles déclarent la même chose, cela suffit-il pour qu'il y ait, là, vérité? Suffit-il que plusieurs commères affirment la même histoire déplaisante au sujet d'un cher prochain pour que cette histoire soit vraie?* Vous avez vécu ici un exemple de la prudence qu'il faut apporter avant de se mettre à la remorque de ceux qui ont le nombre pour eux ! » Et cet incident est encore l'occasion de montrer aux jeunes filles la faiblesse, voire l'insanité de la justification d'une manière de penser, de juger, par l'éternel : « tout-le-monde le dit », « tout-le-monde le fait »... « qui est « tout-le-monde ? »

1922. Mlle Hug est devenue professeur à l'Ecole secondaire de jeunes filles : son horaire comporte l'arithmétique, les sciences physiques et naturelles, la géographie dans les trois dernières classes. Ce jour-là, la Ve fait de la théorie d'arithmétique. On étudie la manière d'augmenter la valeur d'une fraction : tout le monde a été convaincu que l'on peut s'y prendre soit en augmentant la valeur du numérateur, soit en diminuant celle du dénominateur, soit en utilisant simultanément les deux procédés. La fin de la leçon donne à Mlle Hug l'occasion de paraphraser le mot de Carlyle, un de ses chers auteurs anglais, sur le secret du bonheur : *On peut représenter le bonheur par une fraction ; que l'on porte en numérateur les éléments que l'on possède, en dénominateur ce que l'on désire ! Pour augmenter la valeur de cette fraction, il n'y a qu'à enrichir sa vie intérieure et diminuer ses désirs !* Et d'expliquer que par « désirs » Carlyle entend les rêves insensés qui empêchent de voir les bénédictions réelles que compte toute existence.

Il s'agit de résoudre des problèmes. Soupir de la classe : « Si on avait telle ou telle donnée, ce ne serait rien... » Et le professeur : « Mais, justement, on ne l'a pas. *C'est comme dans la vie, il est inutile de gémir : si j'avais ceci ou cela, comme tout serait simple ! Dans la vie, il faut faire son chemin avec ce que l'on a, il faut savoir faire le dénombrement des éléments que l'on tient en mains et essayer courageusement de se tirer d'affaire en les utilisant.* »

Les anciennes élèves de Mlle Hug se souviennent aujourd'hui avec reconnaissance de ses exigences de rigueur, de netteté. Elles se rappellent qu'il n'était jamais toléré qu'elles formulent une équation sans indiquer pourquoi elle devait être posée de telle façon, seulement alors on pouvait écrire le « d'où éq. ». Il fallait que tout soit clair et cette clarté, cet ordre devaient se transposer dans l'existence : « *Une équation doit jouer et il faut faire de sa vie quelque chose d'aussi net qu'une équation* ».

Ses élèves se rappellent aussi comment Mlle Hug mettait aux voix les avis divergents de la classe. Qui est pour ? qui est contre ? Et il ne s'agissait pas de lever une main indécise, l'œil dirigé vers la meilleure élève de la classe. « *Il faut savoir prendre la responsabilité de son opinion, comme celle de ses actions* ». Il ne fallait pas davantage essayer une réponse pour avoir la paix. On connaissait l'implacable série des « Pourquoi ? » qui tombaient brefs, inexorables. Ces « pourquoi » faisaient la joie des membres de la Commission des Ecoles, des autorités, venus assister aux examens. Les élèves se souviennent de leur fierté lorsque M. le conseiller d'Etat Perrier ou M. le conseiller d'Etat Piller ou encore M. le syndic Aeby, pour ne parler que des défunts, félicitaient publiquement le professeur auquel elles avaient voué une admiration sans bornes. Les plus malignes observaient même que certains assistants aux examens se mettaient à compter les « Pourquoi », et M. Lippacher triomphait en déclarant : J'en ai 24 ! « ... Mlle Hug, dominée par ce besoin de clarté, n'admettait pas les excuses qui n'en étaient pas ; une élève essayait-elle d'échapper à un blâme en disant : J'ai oublié », elle s'entendait immédiatement répondre : « C'est justement ce que je vous reproche. » Elle n'acceptait pas la sentimentalité facile qui s'attarde sur soi-même. Une élève pleurait-elle parce qu'elle avait entendu une remarque sur un travail mal fait, mal soigné. « Vous pouvez pleurer si vous voulez, mais à une condition : que ce soit de reconnaissance pour le bien que je vous veux... »

Qui dira le grand cœur de Mlle Hug ? Les lettres de condoléances qui arrivent ces jours signalent toutes son immense bonté pour les élèves qui avaient des difficultés, des chagrins, des deuils, la délicatesse avec laquelle elle les aidait.

L'une d'elles écrit : « En plus de sa manière extraordinaire d'enseigner, elle avait le don de sentir avec une intuition si sûre tout ce qui pouvait nous handicaper : soucis extra-scolaires et familiaux. Et, sans jamais forcer la confidence, elle savait susciter l'épanchement nécessaire et glisser le petit conseil qui nous permettait de retrouver notre équilibre et de retomber sur nos deux pieds... » Et toutes signeraient ces paroles.

Mlle Hug ne s'en tenait pas à donner une philosophie « laïque » du monde et de la vie ; elle savait passer plus haut, plus loin. Faut-il rappeler les leçons de géographie sur le monde arabe et sur le fatalisme de l'islam ? Ces heures-là donnaient lieu à une magistrale explication sur la différence entre cette attitude et la résignation du chrétien, cette résignation qui n'a rien de passif mais qui, au contraire, est une affirmation active de la croyance en la Providence d'un Dieu très bon, très sage ! La confiance en la Providence, base d'un sain optimisme — « qui n'a rien à faire avec l'optimisme du singe qui a trouvé beaucoup de noix » —, combien de fois l'a-t-elle rappelée à ses élèves ? Combien de fois leur a-t-elle fait comprendre le sens profond de la véritable vie contemplative lorsqu'elle les entretenait des moines du Thibet et des lamaseries ? Comme elle leur parlait alors de la Communion des Saints ? Combien de fois leur a-t-elle fait saisir que la récitation du chapelet est aux antipodes d'une prière machinale, semblable aux murmures qu'émettent les moulins à prières ! Et toutes les gravures d'art qu'elle montrait, rappelant qu'elles pouvaient servir d'aliment à l'imagination lors de la méditation des mystères du Rosaire : l'Annonciation de Fra Angelico, la Visitation de Ghirlandajo, la Nativité de Lippi, la Présentation au Temple de Memling, il faudrait les citer toutes. Plus d'une ancienne se rappelle comment, le samedi, elle apprenait à ses élèves à se servir de leur missel, comment elle préparait la messe du dimanche en leur faisant approfondir le sens de l'Epître, celui de l'Evangile...

1943. Mlle Hug est appelée par M. le conseiller d'Etat Piller à la direction de l'Ecole. Une fois de plus, en quelques heures, elle dit « oui », malgré le regret qu'elle éprouve de devoir abandonner une partie de son enseignement. Elle s'efforce alors d'être pour toute la maison ce qu'elle a été pour ses élèves à elle. Pour ses collaboratrices, elle devient un appui, s'intéressant à leurs soucis, à leur santé, s'efforçant de faciliter leur tâche en prenant sur elle tous les ennuis qu'elle peut leur épargner. Mais ce n'est pas en vain que l'on donne autant de sa vie, de son cœur aux autres, surtout lorsqu'on est soi-même d'une sensibilité frémissante que l'on ne manifeste pas, que les heurts de la vie vous blessent douloureusement et que les épreuves s'accumulent ! Aussi, en 1953, se voit-elle contrainte à donner sa démission. Qui dira les heures de souffrances qu'elle connut alors ? La retraite ne devait pas lui apporter le repos qu'elle avait mérité. Des deuils très lourds, des soucis pesants, une santé toujours plus déficiente assombrirent ses dernières années. De tout cela, elle ne disait rien, mais à la voir passer, on se rendait compte que l'accablement la minait.

1958. Après une maladie de quelques jours, qui ne tardèrent pas à devenir une longue et douloureuse agonie, Mlle Hug s'en retourna vers ce Dieu qu'elle avait servi avec tant de générosité, mais si simplement que toute la grandeur qu'elle apportait à faire même les petites choses a parfois passé inaperçue. Elle est partie ayant droit à une reconnaissance immense pour tout ce qu'elle a fait pour le pays : songe-t-on qu'elle a préparé plus de trente générations d'institutrices pour le

canton de Fribourg — tâche qui lui était facilitée par sa connaissance parfaite du français et de l'allemand —, cherchant à leur donner le sens de la grandeur de leur mission ? Songe-t-on à l'ampleur de sa culture, à toute la richesse qu'elle avait accumulée dans son existence et dont elle donnait sans compter, sans le remarquer. Heureux les pays qui connaissent de tels enseignants, de tels éducateurs : que Dieu donne à ces pays d'apprécier, d'aider, d'encourager ceux qui leur apportent une telle force, un tel exemple et de leur témoigner la reconnaissance à laquelle ils ont un droit strict.

LAURE DUPRAZ.

La profession d'ingénieur-mécanicien et d'ingénieur électricien

A la suite des rapides progrès de la technique et de son développement considérable, tous les pays ont besoin d'un grand nombre d'ingénieurs ; l'avenir en requerra encore davantage. Le métier d'ingénieur ouvre non seulement de belles perspectives matérielles, il procure aussi à ceux qui l'exercent d'intenses satisfactions. Mais on ne se fait souvent, à son sujet, que des idées imprécises. C'est la raison pour laquelle l'Association patronale suisse des constructeurs de machines et industriels en métallurgie, l'Association des anciens élèves de l'EPF (GEP) et la Société suisse des ingénieurs et des architectes (SIA) ont pris l'initiative de publier une brochure destinée à éclairer le grand public sur la profession d'ingénieur-mécanicien et celle d'ingénieur-électricien. L'auteur en est M. A. Imhof, ingénieur dans l'âme et directeur d'une entreprise industrielle. Fait significatif, M. Imhof commence par relever les beautés du métier d'ingénieur, dont il faut rechercher l'origine dans le désir de l'humanité de s'asservir les forces de la nature. La description précise et fort suggestive des possibilités professionnelles qu'ouvre une telle activité, celle qui se rapporte aux différentes fonctions qui incombent aux ingénieurs, aux mathématiciens et aux physiciens, révèlent au lecteur un champ d'action aux dimensions étonnantes. Les domaines variés dans lesquels peut s'exercer cette profession requièrent de la part des ingénieurs des dispositions multiples ; c'est dire que toutes les aptitudes, tous les caractères et tempéraments y trouvent leur compte. L'ingénieur sera constructeur ou calculateur, s'adonnera à la recherche scientifique ou aux travaux d'étude, dirigera une entreprise, s'intéressera aux problèmes de vente, tels qu'ils s'en présentent dans l'industrie et pour les usines électriques, par exemple, déploiera une activité dans le secteur des transports, se spécialisera dans la question des brevets et des licences, fera bénéficier les entreprises publiques et l'administration de ses connaissances, prêtera ses services en qualité d'ingénieur-conseil indépendant ou se vouera — last but not least — à l'enseignement. Ladite brochure renseigne de façon détaillée sur la marche des études d'ingénieur et sur les aptitudes que requiert le métier.

La brochure est remise gratuitement à tous les intéressés. On voudra bien la demander (une carte postale suffit) à l'Association patronale suisse des constructeurs de machines et industriels en métallurgie, Dufourstrasse 1, Zurich 8.